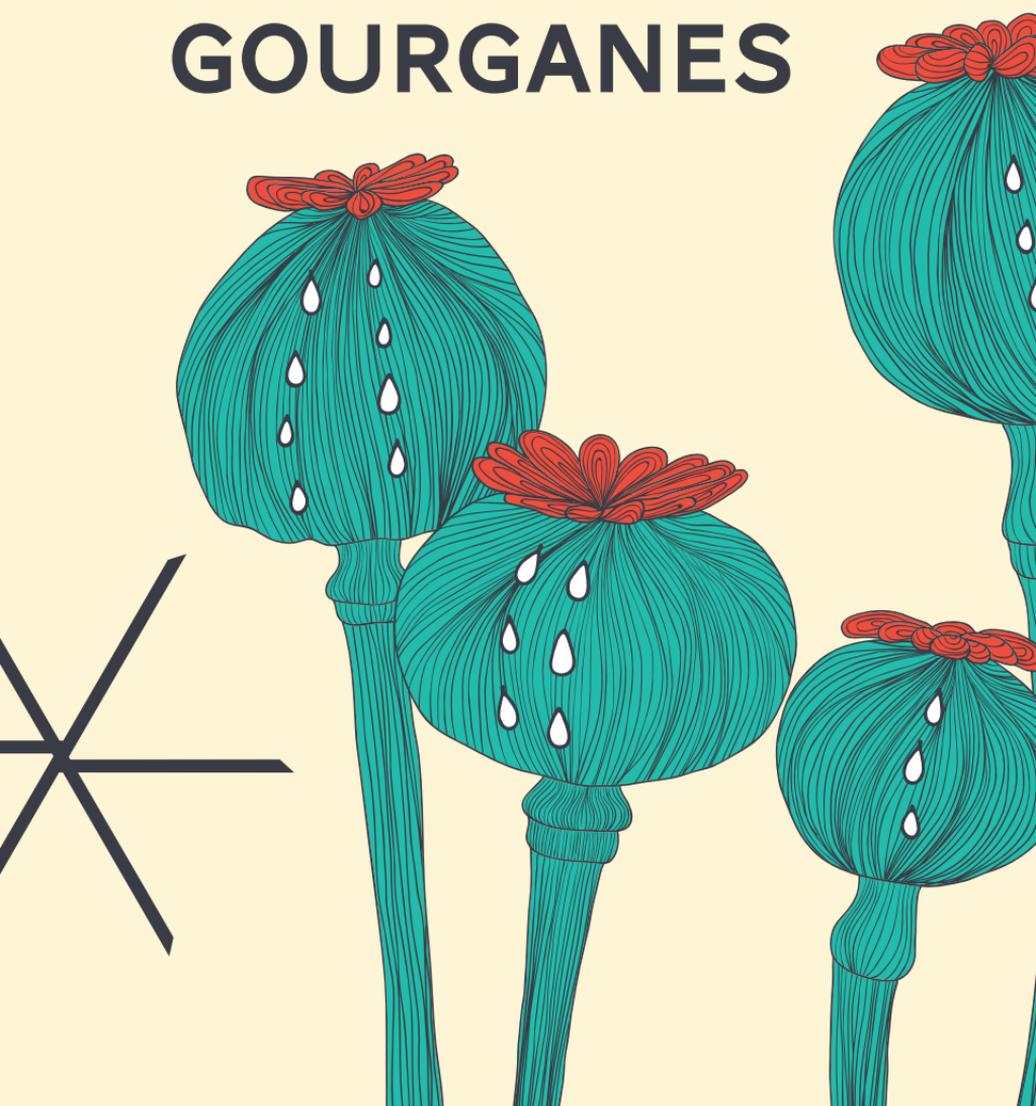


ALEXANDRA
GILBERT

STANKÉ

GOURGANES



**ALEXANDRA
GILBERT**

GOURGANES

STANKÉ
Une société de Québecor Média

À maman, celle dans la vraie vie.

« Nous avons surtout besoin de vivre et de croire à ce qui nous fait vivre et que quelque chose nous fait vivre. »

Antonin Artaud, *Le Théâtre et son double*

PREMIÈRE PARTIE



À l'annonce de notre atterrissage imminent à l'aéroport international de Kaboul, je ferme les yeux, j'esquisse un sourire et je prends une grande respiration.

Je pense à toi. Toi maman, t'aurais voulu que je parte jamais.

Imagine, c'est à Kaboul maintenant que je suis.

Les femmes étrangères sortent toutes leur hijab de leur bagage de cabine. Je fais de même.

Mes yeux sont grands ouverts. Près de la ceinture à bagages, c'est à la bonne franquette, c'est à qui mettrait mes valises sur son chariot, les cellulaires sonnent tous de sonneries différentes, on sent pas qu'on peut se prendre une bombe par la tête. Il y a bien des gens armés, mais depuis le 11-Septembre, faut pas s'en étonner.

Ce qui me frappe, c'est qu'on voit pas la guerre. Tout ce que j'ai lu, les reportages à la télé que j'ai regardés, l'image que je me suis construite... Ils sont où, les tireurs embusqués, les barbus enturbannés

armés de lance-roquettes, la frénésie de la peur, cette vitesse avec laquelle on prend des bagages pour déguerpir, pour fuir le danger qui menace ?

Est-ce que j'ai fait une erreur ?

Le Chauffeur m'accueille à l'extérieur du terminal. Je prends place, mon statut de femme oblige, sur le siège arrière de la Toyota Corolla grise. Avec mon hijab et mon veston ample noir recouvrant ma poitrine et mes fesses, laissant un minimum d'imagination quant à l'aspect réel de mon corps.

Il fait un temps superbe. Quand le temps est superbe, à Kaboul, il y a beaucoup de ciel et il est très bleu. Sur la route achalandée entre l'aéroport et le quartier populaire où est situé mon hôtel, la Toyota Corolla traverse un quartier étrange où se trouvent plusieurs salles de mariage. Le Chauffeur raconte qu'elles sont illuminées la nuit avec des néons verts, roses et bleus. Si je m'attendais à ça, les gens qui font la fête, à Kaboul ! Le Chauffeur prend sur sa gauche et on quitte la route asphaltée, le glamour et le trafic de voitures, de motos, de chars d'assaut, de vélos et d'ânes.

La voiture s'immobilise devant un poste de garde, dans la rue en terre battue. Des Afghans lourdement armés passent un miroir sous le véhicule et échangent quelques mots en dari avec le Chauffeur. Puis, ils font ouvrir la porte coulissante qui cache mon hôtel. J'ai tout juste le temps d'apercevoir des tireurs, dans une guérite surélevée offrant une vue plongeante sur la rue et ses passants. La voiture s'engage avant d'être stoppée de nouveau dans un sas.

Les gardes armés ordonnent l'ouverture du coffre arrière de la voiture, puis de la boîte à gants. On me demande mon passeport, la kalachnikov bien en vue. Des hélicoptères volent en rase-mottes.

Je souris. Il est là, le conflit.

Le monde est exactement comme tu me l'as toujours décrit, maman.

Enfin.

Je suis rassurée.

Je ne me suis pas trompée.



Tu te souviens de la première fois que j'ai annoncé que je voulais te quitter ?

J'étais encore une petite fille.

On marchait toutes les deux sur le Boulevard. Tu tenais ma petite main dans ta main beaucoup plus grande. Devant le Manoir, on a pris à gauche, puis la première rue à droite. La rue qui descend jusqu'au moulin, qui se courbe, qui se déroule, puis qui monte. Tout en haut de la côte, j'ai tourné ma tête sur la droite, en m'étirant le cou.

Je savais que quand on verrait l'Église on serait arrivées chez Mère Grand. Alors je t'ai fait ma demande :

— Je veux aller au camp de vacances cet été maman.

Et j'ai attendu ta réponse, en t'observant, ma petite main toujours dans ta plus grande main. Tu m'avais regardée très sérieusement, dévisagée même :

— Veux-tu me dire à quoi tu penses ? Si tu me reparles de ça, c'est Kadhafi qui va venir te chercher.

J'étais pas certaine de bien comprendre.

Les cloches ont sonné au moment où Mère Grand ouvrait la porte du HLM. Elle nous a poussées à l'intérieur.

— En tout cas Grrrace Kelly, a l'a don ben des belles toilettes, pis la petite Sté-pha-nie, je te le dis, le portrait de son père Rainier, si t'avais vu sa robe, ç'a du goût ce monde-là, bien mise, en tout cas...

Nous, on la suivait dans le corridor, dans un silence lourd. Mère Grand s'est arrêtée de parler pour nous faire entrer dans son logement. Le Tonton Anarchiste était déjà installé bien confortablement dans un La-Z-Boy.

Je me suis assise sur le sofa le plus près possible de lui, ma Mère, toujours silencieuse, à côté de moi. Mère Grand a mis une bouteille d'Orange Crush dans mes mains tout en continuant à discourir toute seule sur les gens de Monaco.

Le Tonton Anarchiste brandissait un *Paris Match* au-dessus de sa tête.

— Kadhafi ! Le Guide de la Révolution !

— Regarde-le don faire son fin finaud, dire que ça sort tout droit d'une tente dans le désert et ça prend la tête d'un pays avec l'armée à ses pieds. Moi je crois pas à ça. Y nous disent pas toute.

Mère Grand et le Tonton Anarchiste, ils rigolaient bien fort sur le Guide de la Révolution. Je me représentais Kadhafi, les cheveux de jais, le regard perspicace et envoûtant, l'habit coloré, me tendant les bras, auréolé de petites lumières, comme quand c'est Noël. Ça devait être ça, un Guide de la Révolution.

La conversation a tourné vers la politique. Ça parlait de la guerre civile au Liban. Mère Grand hochait la tête en répétant *ça va don ben mal dans l'monde*. Ça repartait sur le shah d'Iran, qui avait quitté le pays à cause des ayatollahs.

Mais je n'écoutais plus. J'avais saisi le *Paris Match*. Je n'avais même pas envie d'aller jouer aux poches dans la salle communautaire du HLM. L'heure était grave. Je voulais en apprendre plus sur cet homme qui pouvait venir m'enlever à tout moment de ma Maison, du Village, de ma Mère.

Je l'ai vu.

Il avait l'habit vert bien gradé, Monsieur Kadhafi.

Je comprenais que, Monsieur Kadhafi, il vivait dans un pays plein de sable et ça, on en avait pas au Village, du sable. C'était visiblement un homme important : il serrait la main de plein de gens, surtout des hommes en habits verts, un peu comme lui, parfois à la peau plus pâle ou un peu plus foncée. Saloperie de bonhomme, il avait un air de famille, il était frisé. Je savais pas si c'étaient ses cheveux naturels, au Kadhafi.

Cet homme connaissait mon Village.

J'en avais l'intime conviction.

J'ai terminé ma bonne Orange Crush et on est reparties.

— Dis maman, est-ce que le Kadhafi, il porte des bigoudis la nuit ?

Je me disais que la nuit, pour friser, c'était plus discret. Surtout si les bigoudis étaient roses, comme sur les tablettes dans les magasins. J'imaginai que le cheveu, il se mettait à dormir en petite boule, et tout

douillet et tout au chaud sur son bigoudi, il faisait la spirale, de plaisir, tout simplement.

— Tu lui demanderas toi-même, à Kadhafi.

J'ai des souvenirs de nuit mouvementée, de nuit de veille, de nuit d'alerte perpétuelle. Une nuit de petite fille qui se cache sous sa douillette blanche à fleurs jaunes en serrant son lapin rose.

Dehors, il y avait des hélicoptères. C'était la crue des eaux et la Rivière débordait. Mais ça, je pouvais pas le savoir. Qui d'autre que Kadhafi pouvait bien survoler la Rivière du Village en pleine nuit ?

Je sais que j'ai pleuré de vouloir aller au camp.

De vouloir partir.

De peur de devoir partir de force avec Kadhafi.

Que tu viennes me réveiller maman, que tu me fasses enfiler mes collants, ma jupe bleu marine, ma veste de laine rouge. Que tu me prennes fermement par la main pour me faire descendre l'escalier en bois, trop étroit pour que nous soyons côte à côte. Que mes pas fassent craquer le plancher aux planches larges. Que devant la porte, tu me donnes ma boîte à lunch de Raggedy Ann avec un thermos plein de raviolis à la viande du Chef Boyardee, un jus Oasis et un fromage Babybel. Que tu places sur ma tête mon béret rouge, celui qui allait retenir mes boucles du souffle de l'hélicoptère, et que tu me pousses à l'extérieur de la Maison.

Je le voyais, LUI, le Guide de la Révolution, Monsieur Kadhafi, me tendre la main et regarder ma Mère avec complicité. Il me prenait dans ses bras et me hissait dans son hélicoptère.

Où était Papa ?

Je te voyais, en jaquette dans la fenêtre de la cuisine, en bas, me saluer de la main alors que je quittais la Maison dans l'hélicoptère du Kadhafi.

Pourtant, le lendemain matin, j'étais toujours dans mon lit, dans ma chambre jaune soleil.

Au petit-déjeuner, à la cuisine, je te voyais t'asseoir à la table, puis te lever. Tu allais regarder par la fenêtre, puis tu te rasyais. J'ai compris que quelque chose avait changé.

Le Village s'était métamorphosé.

Il était devenu dangereux, rempli de graines de terroristes, de tireurs embusqués et d'extrémistes qui plaçaient des bombes artisanales le long du Boulevard.

Tu savais maman qu'un jour je pourrais me soustraire à toi.

Que j'allais un jour pouvoir t'échapper.

Et tu allais utiliser tout ce que le monde pouvait receler de menaces potentielles pour me retenir le plus longtemps possible.



Je me réveille avec l'appel à la prière émanant du minaret.

Désorientée.

Décalée.

Je veux prendre une douche.

Il n'y a pas d'eau chaude.

Ma valise est ouverte dans une chambre exigüe.

J'ouvre la télé. Je regarde BBC World News.

J'attends qu'il soit l'heure de pouvoir aller prendre le petit-déjeuner.

Je sors sur le balcon. Les chambres de l'hôtel sont disposées autour d'une cour intérieure. De la galerie, je regarde les gardes de sécurité, à la guérite, qui rigolent, la kalachnikov au repos.

Je suis arrivée. Une première étape est franchie.

Le Tonton Anarchiste, il organisait chez lui une fois par mois des soirées LSD, sur le modèle de celles qui se tenaient au Mexique, relatées dans *Mémoires acides*, de Timothy Leary. J'y avais croisé une

jeune amie européenne du Tonton, reconvertie en femme d'affaires, qui avait mis les pieds en Afghanistan dès le lendemain de l'intervention internationale. Avec sa boîte de communication, elle profitait désormais de la manne de la reconstruction du pays.

Le Tonton, il avait besoin de quelqu'un pour l'ambiance musicale, pour s'assurer que l'atmosphère était enveloppante, propice à l'exploration sensorielle que permettaient les drogues, à l'ouverture de ces portes de la perception. Mon rôle était de secourir les voyageurs qui s'étaient égarés, d'intervenir dans les cas où l'un d'eux emprunterait le mauvais chemin. Je rencontrais plein de monde, des gens qui lisaient les auteurs de la *Beat Generation*, toutes sortes de personnes qui avaient déjà de la route dans le corps, qui goûtaient à l'ailleurs.

— *Je me souviens très bien de toi. Tu étais si tranquille, mais très très charmante et gentille ! Tu te souviens lorsque je m'étais égarée ? Tu m'as sauvée ma chérie, je le sais. Maintenant, je fais quelque chose pour toi.*

C'est elle qui m'avait embauchée, via Skype, à partir de sa maison afghane.

— *Tu vas habiter à l'hôtel quelques jours et tu viens par la suite avec nous, c'est la maison de l'agence. Tu auras trois colocataires qui seront également tes collègues de travail. Le reste de l'équipe au bureau est afghan. On te fera écrire des rapports, des articles pour notre site internet, des demandes de subvention. D'accord chérie.*

J'attends donc.

Sur la chaise du jardin.

Dans le périmètre de la cour intérieure.

Pour des raisons de sécurité, je ne peux pas quitter l'enceinte de l'hôtel.

Pas seule. Pas à pied.

Te serais-tu réjouie maman de savoir que j'allais désormais être enfermée ?

Je repense à l'annonce de ce grand départ. J'avais donné rendez-vous au Tonton Anarchiste en face du Manoir. On avait marché ensemble jusque chez Mère Grand.

— Salut Tonton.

— Anarchie !

— Écoute, je voulais juste te dire que je pars pour l'Afghanistan. À Kaboul quand même là, pas à Kandahar.

Le Tonton Anarchiste, il a ajusté ses lunettes épaisses, comme pour prendre une petite pause pour digérer ma nouvelle.

— Ah.

— Je voulais te le dire à toi en premier, parce que, enfin, tu sais, maman...

— Le haschisch afghan ! L'ancienne route des hippies ! C'est comment, Kaboul ?

— Bah, c'est une vraie ville, avec des boutiques, pis toute.

— Qu'est-ce que ça mange, un seigneur de guerre qui vit en toute impunité, à Kaboul ?

— Ç'a l'air d'être pas mal comme au resto afghan su'a Grande Allée.

— Et ta génitrice, là-dedans, celle qui t'a mise au monde et nourrie au biberon, qui a lavé tes couches en coton, elle doit trépigner de joie ?

— Ben... Justement, je me disais, comme on est tous là aujourd'hui...

Je souriais.

La totale. L'Afghanistan.

La destination idéale pour te faire capoter. J'aurais pas pu rêver d'un scénario aussi parfait.

On allait pas venir m'enlever à toi. Non, j'allais moi-même m'enlever de toi.

Je me frottai les mains ensemble dans ma tête avec un sourire mesquin.

Ce qu'on allait se marrer.

Kadhafi pouvait aller se rhabiller d'un boubou coloré, c'était de la p'tite bière. Désormais, ce seraient les hommes du mollah Omar qui pourraient venir me chercher.

Là, on jasait.

— Je vais te déshériter, t'auras rien, compte pas sur moi.

— C'est de ta faute tout ça.

— Qu'est-ce que j'ai fait pour avoir une fille de même, je peux pas croire que tu sois sortie de mon ventre. Ils ont dû se tromper à la pouponnière.

— Tu devais être tellement insupportable, t'avais-peur-que-le-médecin-ne-se-soit-pas-lavé-les-mains-après-avoir-été-pisser-que-les-infirmières-latinos-fassent-partie-d'un-cartel-de-drogue-que-la-femme-de-la-chambre-d'à-côté-m'étouffe-avec-un-oreiller-pendant-ton-sommeil-parce-que-tu-lui-avais-crié-d'aller-prier-ailleurs-c'est-certain-que-le-potentiel-de-vengeance-était-élevé-et-que-quelqu'un-allait-te-faire-quelque-chose!

Ça gesticulait fort, en marchant vers la salle communautaire du HLM.

Le Tonton Anarchiste, lui il était content. Toi, tu larmoyais, impuissante devant l'égoïsme de ta grande fille qui s'en allait dans un pays obscur, trop loin. Le Tonton Anarchiste, il t'a bien replacée :

— Mais quoi, tu préférerais peut-être qu'elle soit vendeuse d'assurances, ta fille ?

Non pas que de famille nous ayons quoi que ce soit contre les vendeurs d'assurances, non, seulement, de quoi t'aurais bien pu te plaindre si tel avait été le cas ? Vendre des assurances, c'est en soi une police d'assurance contre les vicissitudes de la vie, non ?

Cela aurait été d'un manque total de tragique.

Et le tragique, ça maman tu aimais bien.

Probablement que pour la seule fois de ta vie tu allais avoir une véritable raison de t'inquiéter à mon sujet. Tu allais développer-dans-ta-tête-toute-seule-comme-une-grande des tas de scénarios catastrophes, pour une fois tout aussi plausibles les uns que les autres.

Cette destination allait me permettre de te faire paniquer. Ça me réjouissait secrètement.

Un conflit armé, un vrai, entre nous deux.

Le rêve.

J'allais enfin réussir.

À aller le plus loin possible de toi maman.

« En colocation à Kaboul. Avec une Belge, un Irano-Britannique et un Hollandais qui mangent la nourriture avec les mains.

Tu sauras jamais comment je vis ici.

Jusqu'à présent, tout fonctionne comme prévu. »

Une Fille grandit dans l'ombre d'une Mère qui invente un monde dangereux pour la retenir au Village. Sa fuite se profile : elle se rendra dans une véritable zone de conflits, en Afghanistan, pour aider un pays décimé par la guerre. Mais elle y découvrira, avec la soupe aux gourganes de son enfance, d'étranges ressemblances avec le Village et les êtres plus grands que nature qu'elle a quittés. Rentrée au Québec, réussira-t-elle sa propre reconstruction ?



Alexandra Gilbert détient un baccalauréat en études littéraires de l'Université Laval et une maîtrise en géographie de l'UQAM. Née à Montmagny, elle est depuis toujours attirée par la route, séjournant dans plus de trente-cinq pays, dont l'Afghanistan, le Mali et Haïti, alors qu'elle conçoit et gère des projets de développement international. *Gourganes* est son premier roman.

